

Les Marseillais

Il est des souffrances masochistes qui dépassent l'entendement. De celles que s'infligent certains de nos congénères, sacrifiant à une croyance, aux injonctions d'un gourou, voir même, au commandement d'un Ètre suprême. J'en ai rencontré, certes, la plupart sur le chemin et quelques-uns dans ma vie de tous les jours.

Il me revient, précise, la vision d'un couple de jeunes Marseillais éclopés, genre baba cool libérés dont à première vue rien ne laissait paraître qu'ils s'adonnaient à une telle aberration.

Je marchais avec difficulté sur un sentier rocheux, au milieu d'un ruisseau asséché. Ils m'apparurent assis, déchaussés et panards dénudés. Chose courante quand on marche, mais ils étaient dans un état qui faisait peine à voir. Posés sur des chaussettes souillées, couverts de cloques sanguinolentes, ils soignaient leurs extrémités à l'aide d'un onguent censé cicatriser. Un désastre. Et je ne vous parle pas de leurs chaussures, neuves, inadaptées, de ces baskets que l'on chausse dans une salle de gymnastique. C'est vrai que j'étais chaussé haut de gamme et mes pieds ne m'ont jamais fait souffrir.

Je m'assis près d'eux et échangeai quelques banalités ainsi qu'il est d'usage quand on fait la route. Cet échange me désola. Ils me dirent que depuis deux semaines, ils faisaient ce pèlerinage comme suite à une promesse contractée après intercession auprès d'une certaine sainte qui exauça leurs prières en guérissant quelqu'un de proche. Ils s'étaient engagés à relier Marseille à Saint-Jacques en six semaines, envers et contre tout, sans clause de dédite.

« Mais vos pieds ne vont pas supporter (*que je leur dis*) il faut vous arrêter une bonne semaine, vous soigner, qu'importe le retard si vous parvenez au but. »

Un mur l'aurait admis, ce n'est pas con un mur, mais eux ne voulaient rien savoir ! Excessif peut-être, mais les simagrées me foutent toujours en rogne.

Je dis que je veux repartir, ils désirent m'accompagner un bout. Quel enfer quand ils se rechaussent ! Quelle douleur, lorsqu'ils se relèvent, qu'ils se remettent en marche, et quels gémissements ! On avança ainsi clopin-clopant jusqu'aux limites de ce que je pouvais supporter et je les plantai là, prétextant que ce rythme ne me convenait pas. Je ne les revis plus. Ont-ils réussi ? Je ne crois pas, c'est impossible, mais ils m'auraient contré en m'opposant qu'existaient les miracles. Stupide !

Tout ceci me remet en tête cette conversation insolite avec cette vieille dame de Haute-Savoie dont je vous ai parlé dans une ancienne chronique, celle qui m'avait rappelé que Dieu (c'est elle qui a mis la majuscule) s'était reposé le septième jour et que tout pèlerin devrait faire pareil faute de quoi il s'exposait à de graves séquelles. Elle me conta le drame de cet Anglais venu de Londres travesti en pénitent, spartiates faites de semelles et de lanières de cuir, besace, bourdon, calebasse, coquille, surcot, chaperon et chapeau comme il se doit. Quand elle le rencontra, ses pieds étaient dans un triste état, blessés, purulents et saignants grièvement. Il marchait ainsi cinquante kilomètres par jour (*c'est possible, mais inhumain dans ces conditions*) sans interruption, comme il en avait fait voeu pour d'obscures raisons. Elle le sermonna selon son habitude, mais en vain. Il repartit comme il était venu.

Elle le revit quelques mois plus tard, flageolant sur des béquilles, les deux pieds engoncés dans des protections chirurgicales. Il lui raconta qu'à quelques lieues de la frontière espagnole, l'état de ses pieds s'étant aggravé, il avait été hospitalisé et amputé de certaines parties de chacun de ceux-ci. Il était revenu afin de la rassurer, ému par la chaleureuse fraternité dont elle avait fait preuve lors de leur précédente rencontre. Cette leçon valait-elle de telles mutilations ? J'en doute !

Et l'Anglais, boiteux et confus, jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.